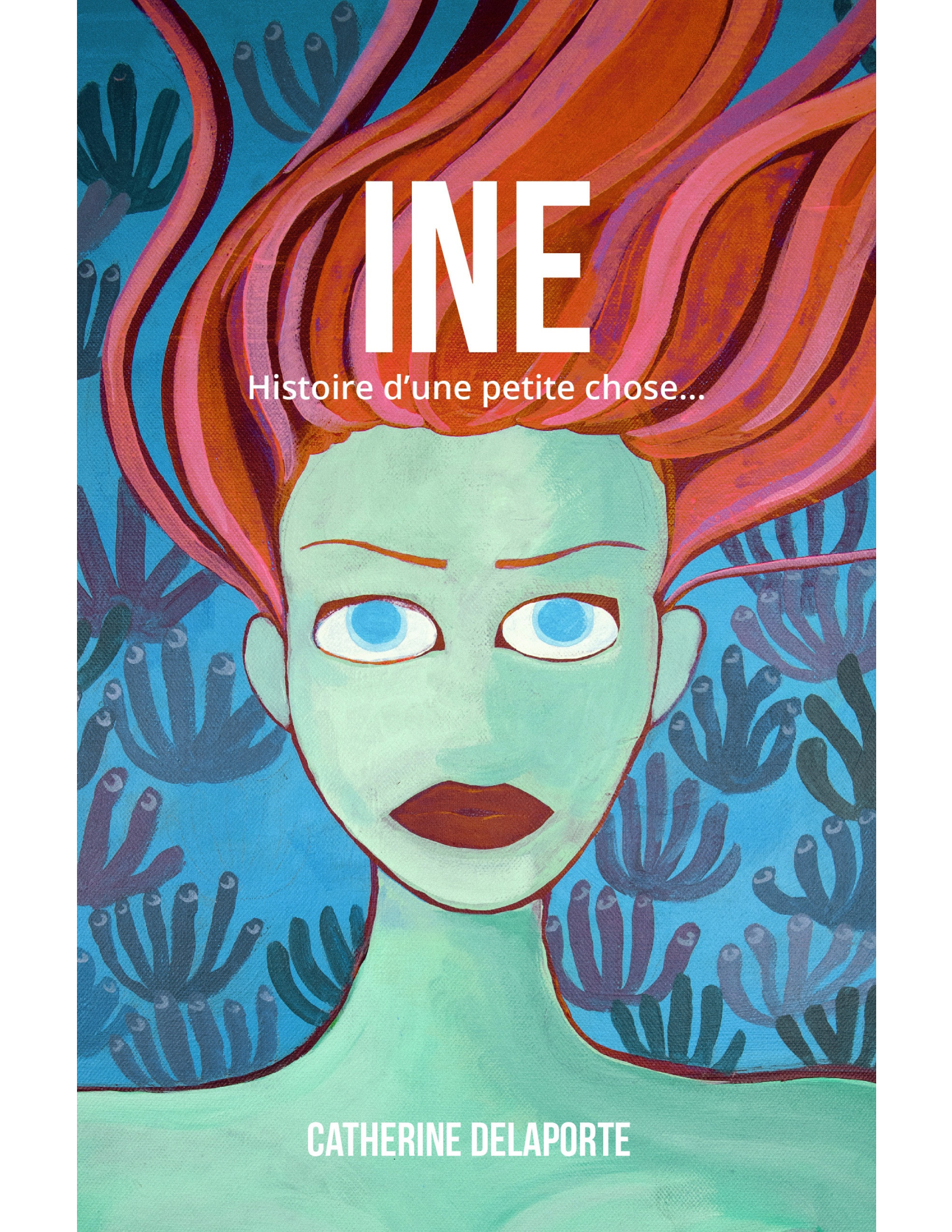




INE

Histoire d'une petite chose...

CATHERINE DELAPORTE

Catherine DELAPORTE

Ine

Histoire d'une petite chose...

© Catherine DELAPORTE, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9939-4

Librinova”

www.librinova.com

Illustrateur : Jean-Baptiste PENNEL

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes fils

*« Nous devons nous y habituer :
aux plus importantes croisées des chemins de notre vie,
il n'y a pas de signalisation. »*

Ernest Hemingway

« Écrire, c'est dessiner une porte sur un mur infranchissable et puis l'ouvrir. »

Christian Bobin

Growing heart 1

— Bon sang, on se croirait dans une chambre froide ici ! se dit-elle saisie d'un léger frisson en entrant dans la salle d'exposition. Implanté au beau milieu du grand hall du musée, ce cube de verre de neuf mètres de côté et entièrement transparent, a tout d'un aquarium. La journaliste Astrid Becker est venue ici pour couvrir l'évènement artistique le plus mystérieux du moment. Loin d'une simple installation ou même d'une performance, il s'agirait plutôt d'une expérience comme lui a indiqué l'artiste au téléphone. Celle-ci n'a rien voulu lui dévoiler mais a fortement insisté pour qu'elle soit présente avant l'ouverture au public. Astrid est donc arrivée en avance. C'est le surveillant-chef qui lui a ouvert et indiqué l'entrée.

Elle s'attendait à plus spectaculaire. Après un bref tour d'horizon à hauteur d'yeux, rien n'attire particulièrement son attention. Elle en déduit que si quelque chose est à découvrir ici, c'est forcément au niveau du sol. À ses pieds, quelques pierres blanches de rivière l'invitent à suivre un chemin de pas japonais à travers un vaste plan d'eau jusqu'au centre de la pièce. Là, entouré d'un halo de fumée de neige carbonique qui le dissimulait, hiératique comme un petit jésus, elle l'aperçoit enfin. Minuscule, à peine dix centimètres, lisse et tout recouvert de givre, il semble inanimé. Elle s'en approche, le scrute, espérant y percevoir un signe de vie, le touche de l'index pour le faire réagir mais la chose reste inerte. Déçue, elle est prête à revenir sur ses pas pour quitter l'endroit glacial et peu hospitalier. Mais elle n'est quand même pas venue ici pour rien. Et puis il lui faudra bien un peu de matière pour pondre son article ! Sans y croire vraiment mais voulant laisser sa chance à un improbable miracle, elle se frotte les mains pour les réchauffer, s'en sert comme d'un capuchon pour couvrir la créature.

— Bonjour toi, lui chuchote-t-elle d'une voix encore indécise. Oh, tu ne m'as pas l'air au meilleur de ta forme, tu es ... sec comme un caillou. À part ta créatrice, personne ne s'est encore intéressé à toi hein ! Veux-tu qu'on essaie de faire connaissance tous les deux ? Je ne sais pas si je serai capable de t'aider mais je peux au moins essayer. Sous l'effet de la chaleur des mains ou peut-être des mots, lentement le givre se sublime, faisant apparaître une légère moiteur à la surface de la chose. Soudain, à travers la membrane, elle

sent un imperceptible frémissement. À lui seul, ce minuscule friselis, à la fois l'intimide et l'attendrit. Harponnée, elle sait désormais qu'il ne lui laisse pas le choix, elle reviendra.

Au travers de la vitre, elle aperçoit dans le hall l'artiste avec laquelle elle a rendez-vous qui lui fait signe de la rejoindre. Aux gestes d'agacement de la femme, Astrid comprend que celle-ci est en train de participer à une conversation plutôt houleuse. Mais le temps de sortir du cube, elle constate que celle qui vient à sa rencontre est seule, le hall à cette heure est encore totalement vide.

1

Rue Oberkampf

Novembre 2014

Sept heures moins dix. *Ristretto* sans sucre, jus d'orange dans un verre à pied, toast grillé au miel de citronnier. Comme chaque matin, Georges Harpendon accomplit le rituel du petit déjeuner qu'il prépare sur un plateau pour Ine son amour. Sa taille, sa musculature naturelle et sa barbe hipster assortie à une chevelure sable et sel lui confèrent une allure de Viking contemporain mais la comparaison s'arrête là. Georges Harpendon est tout sauf un guerrier. Il aime sa femme, sa fille et les choses les plus simples du quotidien comme se lever tôt, dévaler encore presque nu les escaliers menant au jardin, sentir l'air frais lui réveiller la peau, les oreilles titillées par le chahut des oiseaux, respirer un bon coup, s'étirer de tous ses membres en baillant bruyamment. De retour dans la cuisine déjà inondée de soleil -sauf les jours où le ciel fait la tête - il s'immerge avec bonheur dans ce lieu qu'il y a longtemps, il avait imaginé et transformé lui-même. Comme dans *Un jour sans fin*, chaque matin lui offre le même délice.

Au milieu des années quatre-vingt, Ine et Georges avaient acheté ces soixante-dix mètres carrés rue Oberkampf dans le onzième arrondissement de Paris. Les jeunes tourtereaux, fraîchement débarqués de leur province, étaient tombés amoureux de ce carré d'herbes en friche protégé de la folie urbaine par de hauts murs que colonisaient avec désinvolture lierre, roses trémières et clématites. La bâtisse était une ruine immonde à la peau ridée et fissurée de partout, boursoufflée par l'humidité où commençaient à s'inviter les rats et le mûre. On avait dû la dépecer et la gratter jusqu'à la moelle pour la rendre propre à l'habitation. Georges, alors jeune architecte, avait poussé les murs, repensé les volumes, découpé de grandes ouvertures côté sud. Ine avait blanchi les cloisons avec de la peinture à la chaux additionnée de blanc de Meudon, que par la suite elle ne cessait de recouvrir de fresques et de tableaux. Côté mobilier, ils avaient écumé toutes les « Puces » de Vanves et de Montreuil de sorte que leur premier nid d'amour avait accumulé nombre d'objets coup de cœur sans cohérence de style mais acquis avec l'enthousiasme de la recherche et pour trois francs six

sous. Puis, au fur et à mesure de son ouverture à une esthétique contemporaine, le couple avait appris à préciser et aiguïser ses goûts et la maison avait pris une toute autre allure. À chaque rentrée d'argent, on jetait sans état d'âme le bric ou le broc que l'on remplaçait par du mobilier dessiné et réalisé sur mesure par Georges. La maison était en perpétuel renouvellement. La seule constante était l'omniprésence de plantes en tous lieux qui migraient entre la maison et le jardin au gré des saisons et des risques de gel.

Georges aime vivre ici. Certes l'endroit est modelé à son goût mais la raison principale pour laquelle il s'y sent si bien est que Ine y vit, elle aussi. Depuis le jour de leur rencontre, il ne s'est jamais demandé s'il l'aimait, encore moins pourquoi ou comment il l'aimait, il sait juste qu'il se sent toujours mieux près d'elle que n'importe où ailleurs et qu'avec elle il ne s'ennuie jamais. Depuis qu'il est entré dans son univers, comme aspiré tout entier en elle, il n'a jamais eu la moindre envie d'en sortir.

Il monte les escaliers délicatement et sans bruit, entre dans la chambre. Avant de déposer le petit plateau rectangulaire sur la table de chevet, il s'approche du lit. Son regard glisse sur les draps sous lesquels Ine dort encore. Ce matin, le hasard a bien fait les choses et lui offre un spectacle qui le ravit. Une petite parcelle de peau restée à découvert laisse apparaître son tatouage : « *j'ai des questions à toutes vos réponses* ». La citation de Woody Allen finement inscrite au creux des reins de son amoureuse, Georges ne se lasse pas de la contempler tant il trouve qu'elle lui correspond. Elle, si éloignée de tout apriori et de toute certitude.

— Ine c'est l'heure, lui chuchote-t-il à l'oreille en lui glissant la tasse de café sous le nez. Aucun frémissement de narines, aucun sourcillement de la part de l'endormie. Ces cinq derniers jours, des visions sombres fragilisent encore davantage son sommeil habituellement déjà perturbé par de quotidiennes promenades nocturnes. Lors de réveils intempestifs, voire d'épisodiques crises de somnambulisme, son besoin de se lever et de déambuler dans toute la maison ne s'apaise que lorsque son irrépressible pulsion a trouvé à s'assouvir. La nuit, elle se méfie des mots qui lui arrivent comme ça d'elle ne sait où, s'infiltrent dans les draps et tourbillonnent autour d'elle. Leur langage est fluide, donne des réponses évidentes à toutes ses interrogations et Dieu sait qu'elle en a. Des mots qui transcendent tout ce qu'elle a pu imaginer le jour puis d'un coup, comme une compagnie d'oiseaux migrateurs, s'envolent et disparaissent. Alors, tentant coûte

que coûte de les empêcher de s'enfuir, elle s'empresse de les noter sur des carnets, des post-it, le frigo, peu importe. Le matin venu, à l'heure habituelle du lever, sourde au réveille-matin « chants d'oiseaux » que lui a pourtant programmé Georges sur son smartphone, elle reste clouée au lit. Dans ces cas-là, Georges a un plan « B », un moyen infailible pour réveiller son amoureuse. Au pied du lit, soulevant légèrement un coin de la couette, il creuse un petit tunnel, juste ce qu'il faut pour s'y introduire. La méthode est délicate, il ne veut pas brusquer ce corps qui a eu tant de mal à trouver le sommeil. En félin, centimètre par centimètre, il évolue assez doucement pour prendre lui-même la température du lit, commence par lui effleurer un pied, puis l'autre, les parsème de baisers, les chatouille avec la barbe, les caresse de ses cheveux. Puis, comme un lézard, rampe subtilement en remontant le long des cuisses et embrasse le ventre chaud. Glissant l'index sur sa peau, il dessine ses formes naturelles qu'il redécouvre chaque fois avec autant d'émoi. Ine esquisse un sourire, les savantes caresses de Georges ont fait délicieusement remonter sa conscience à la surface.

— Bonjour la dormeuse, lui susurre-t-il, tu t'es encore bien baladée cette nuit, j'ai retrouvé toutes les lampes allumées ce matin.

— Hummm, bougonne-t-elle un œil à demi ouvert.

— Le TGV est à 9h08 gare du Nord, nous ne devons pas traîner mais prends le temps quand même de manger un peu.